

Saint-Jean-Pied-de-Port



15 novembre 2025



Contournement d'un bouchon



Présentation de la ville
(Pages 3 et 4)



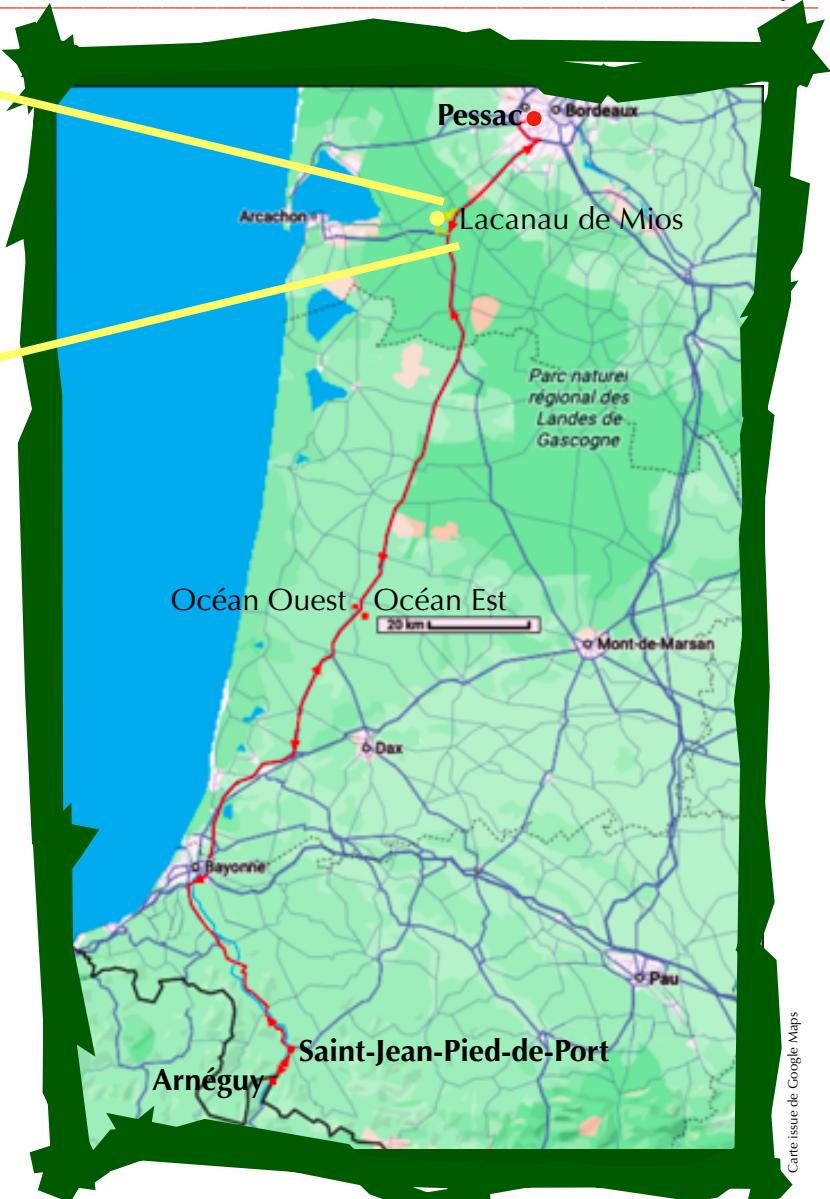
L'église Notre-Dame
(Pages 4 et 5)



Rue de la citadelle
(Pages 6 à 8)



La citadelle
(Pages 8 et 9)



Carte issue de Google Maps

Un accident se produisit sur l'autoroute, juste en aval de la sortie vers Le Barp. Comme le bus était immobilisé à la sortie vers Arcachon, après quelques hésitations, Jean-Claude et Miguel choisirent de quitter l'A63 et de prendre l'autoroute vers Arcachon. Première sortie vers Lacanau-de-Mios et retour vers l'A63, à la sortie "Le Barp" : on gagna ainsi de nombreuses minutes.

Écrit par Jean-Pierre Lazarus en novembre 2025
d'après les notes prises au cours du voyage
et d'après divers documents pêchés sur la Grande Toile Mondiale.
Les photos sans cartouche sont de l'auteur.

SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT

Dernier voyage de l'année vers les *ventas* espagnoles et une escale à Saint-Jean-Pied-de-Port, joli prétexte pour aller vers la frontière faire quelques achats automnaux.

C'est une mi-novembre douce et belle, un été indien, comme l'on dit ailleurs. L'aube pointe par-delà la ligne sombre de la forêt des Landes et Vénus s'entête à briller encore, au raz de l'horizon, poussée vers le haut par un soleil encore invisible. C'est l'aube. L'aurore arrivera lorsque nous serons en escale à Océan Ouest.

La route remonte la Nive que nous avons traversée une première fois juste avant de quitter l'autoroute A63. À 10 h. DONIBANE GARAZI est écrit en lettres majuscules sous le nom français de la ville destination. L'étau s'est resserré voici quelques millions d'années et les montagnes se sont levées, formant magnifique barrière, prétexte à moult promenades, randonnées et visites que le Comité connaît bien. Et moi aussi...

Nous descendons du bus et une guide nous accueille. Le groupe a été partagé en deux : ceux qui monteront à pied et ceux qui monteront en bus. Je monterai à pied. Instants de courte confusion au sortir du bus, le temps que les deux guides trouvent leur groupe et que certaines et certains visitent les toilettes qui sont la plaie des voyages en groupe, malgré les précautions prises par l'organisation.

La guide qui prend en charge le groupe de ceux qui monteront à pied s'est-elle présentée ? Je n'ai pas noté son nom. Elle nous fait faire quelques mètres et



s'engage dans une explication qui lie sa vie personnelle à celle de l'architecture : elle nous explique avoir vécu dans la maison construite, en 1790, contre le rempart, lorsque l'autorisation fut donnée de construire ici. Auparavant, c'était un domaine militaire. Cette maison assez longue, le toit d'une seule pente puisque le bâtiment est adossé au mur des fortifications édifié au XIII^e siècle, s'appelle Léonice, à ce que j'ai compris : murs blancs, volets rouge sombre, huisserie en grès rouge. Toit de tuiles. Il n'y a qu'un seul étage. Les contraintes de construction ont empêché les propriétaires, arrière-arrière-grands-parents de la guide, de construire "basque". Cependant, mur blanc et volet rouge ne détonnent pas. Parmi ses explications, j'entends la guide traduire le nom basque de la ville. Donibane signifie Saint-Jean et Garazi, le pays de Cise. (J'avais entendu "le pays du cidre", ce qui ne m'avait pas surpris, le Pays Basque étant région de cidre !). Le Jean dont s'enorgueillit la ville est le Baptiste, celui du Jourdain.

Notre promenade nous fait passer sous la porte de Navarre et la guide s'y arrête. Une carte affiche les sept provinces du Pays Basque, quatre en Espagne, trois en France. Ce qui me surprend (bien que je connaisse cette carte depuis un temps certain), c'est la taille considérable de la Navarre espagnole par rapport à l'ensemble du Pays Basque. À elle seule, elle est presque aussi grande que le reste du Pays Basque. En fait, les Navarrais ne sont pas (tous) basques et, selon ce que la guide m'a dit, une partie de la population (au sud de la province) ne parle pas le basque. Les deux parties – Alava, Guipuscoa et Biscaye d'une côté, Navarre de l'autre – ont une his-



La Nive, la ville, le pont et le clocher de l'église



La Nive en aval du pont routier

toire différente et des statuts également différents. Se souvenir du royaume de Navarre et de ses fors. L'union, pas toujours tranquille, entre les trois provinces basques et la Navarre, date des années 30 (le statut d'Estella). Les divergences persistent encore aujourd'hui. D'où ma question à la guide : "la Navarre est-elle basque ?"

Rassemblés sous la porte de Navarre, nous écoutons la guide nous raconter la Navarre et la Basse-Navarre car il y a deux Navarre. Elle remonte au royaume de Pampelune, d'où émergea la Navarre. Cette histoire ancienne date de l'an Mil alors que les Arabes occupaient la péninsule et que, dans les vallées pyrénéennes, germait une force qui allait, quelques siècles plus tard, repousser les envahisseurs définitivement et reprendre toute cette péninsule espagnole. En ces débuts lointains, Saint-Jean-Pied-de-Port se trouvait en Navarre, dans la partie appelée "*Merindad de Ultrapuertos*", c'est-à-dire d'Outre-cols, au nord de la chaîne. Un événement considérable eut lieu dans le sud de l'Espagne, en 1212 : la bataille de Las Navas de Tolosa qui vit une coalition de chrétiens vaincre les Almohades. Or, le roi de Navarre Sanche VII le Fort participa à cette bataille, en rapporta des chaînes qui retenaient les esclaves de l'émir et en fit le blason de son royaume. La situation de Saint-Jean-Pied-de-Port, avec sa colline au confluent de deux rivières, permettait la construction d'un château fort pour défendre le royaume contre son ennemi du nord : l'Aquitaine anglaise. C'est ce même roi qui décida la construction de la ville au pied de son château de Mendiguren et l'entoura d'un rempart qui encercle encore, partiellement, la ville historique. La porte de Navarre est l'une des quatre portes de cette enceinte, les trois autres étant la porte Notre-Dame (au sud), la porte Saint-Jacques (au nord) et la porte de France (à l'ouest).



Côté gauche du portail de l'église : tête monstrueuse et femmes voilées



Décor du portail,
Côté droit

En 1527, continue notre guide, la Navarre fut conquise par la Castille. Fin de son indépendance et début des difficultés qui se prolongèrent durant tout le XVI^e siècle. La ville fut prise, perdue, reprise, assiégée, libérée et même donnée aux Foix-Albret. La partie nord devint alors la Basse-Navarre, définitivement séparée de l'ancien royaume de Pampelune.

Nouvelle difficulté pour la Navarre : 1589, lorsque son roi, côté français – Henri III de Navarre – devint roi de France sous le nom d'Henri IV. Il apporta avec lui la Basse-Navarre qui devint donc française. De ce fait, l'ennemi à surveiller n'était plus au nord mais au sud : l'Espagne. Et de nouveau, la ville était fort bien située pour assumer ce rôle de sentinelle. On édifa donc une citadelle en lieu et place du château. Plus tard, Vauban vint sur place et réaménagea la citadelle en ajoutant des bâtiments permettant d'augmenter le nombre des hommes attachés à l'édifice.

Le panneau informatif affiché sous la porte affirme que la ville était un carrefour commercial entre le Pays de Cize et les terres d'Outre-Ports, c'est-à-dire l'Espagne. Les richesses locales ne manquaient pas : manufactures et commerce de la laine, tanneries en bord de Nive, exploitation du bois en forêt d'Iraty, élevage des porcs et fabrication des jambons, sel, céréales, vignes... Payer l'octroi était obligatoire pour entrer dans la ville. On imagine la foule mais, pour se faire une idée plus précise du nombre, mieux vaut venir en été lorsque les pavés disparaissent sous les pieds des touristes innombrables. En ce 15 novembre, nous sommes assez seuls à visiter la ville.

Nous ignorons la Nive et entrons dans l'église Notre-Dame du Bout du Pont. Style gothique, nous dit la guide et même la plus grande église gothique du Pays Basque (français) après celle de Bayonne. La

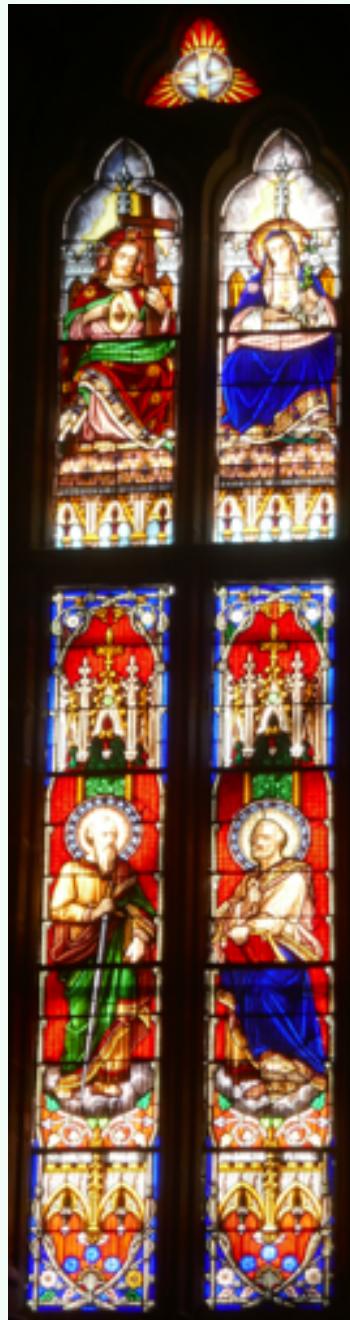


Côté droit du portail de l'église : homme accroupi et tête

tradition en attribue la construction à Sanche VII le Fort après la victoire de Las Navas de Tolosa sur les Maures, en réalité, Almohades venus quelques décennies plus tôt des confins mauritaniens.

Le portail, devant lequel nous nous sommes arrêtés quelques minutes, tranche par sa blancheur sur les murs de grès rouge de l'édifice. Construit au XIV^e siècle, il est orné de colonnettes et de chapiteaux représentant des grappes et des feuilles de vignes mais aussi une tête monstrueuse ; on y observe aussi deux femmes voilées et un homme accroupi.

La nef centrale est séparée de ses collatéraux par deux séries de trois piliers de formes différentes (un rond, deux en croix) et deux qui sont engagés dans les murs. La guide insiste sur les tribunes en bois construites dans la partie occidentale de la nef, au-dessus de la porte d'entrée. Nous lui rappelons que nous avons déjà visité deux églises du Pays Basque – Espelette et Saint-Étienne de Baïgorry – où nous avions admiré les galeries flanquant les murs de l'église sur trois niveaux. Ici, les tribunes sont plus discrètes, moins ouvragées, plus sombres. Comme nous l'avions appris naguère, elles sont la conséquence d'une augmentation de la population, de plus en plus nombreuse à assister aux messes. Faute de pouvoir agrandir l'église, le choix fut fait de construire, en bois, ces galeries. C'étaient les hommes qui s'y installaient, non pas pour regarder les filles d'en haut et choisir (éventuellement) une épouse (ce que j'avais entendu raconter en l'église de Viscri) mais



Vitrail central du chœur : Jésus, Marie, Pierre et Paul

parce que les femmes avaient la charge des rituels funéraires ; elles priaient pour l'âme des défunt. Construites au XIX^e siècle, elles furent utilisées jusqu'en 1950 car, à cette époque, le nombre de fidèles commença à décroître. En observant mieux ces tribunes, on constate que l'une est construite en balcon au-dessus de la tribune principale, édifiée en U contre le mur occidental. Cette construction nécessita de boucher certaines baies, d'en ouvrir d'autres et d'y poser de nouveaux vitraux. La guide ne nous parle ni des enfeus disposés le long du mur nord ni des deux vitraux triangulaires arborant les armes de la ville et celles de la Navarre.

Le chœur polygonal – cinq pans – est orné de cinq hauts vitraux étroits dont celui du milieu, superbement éclairé par un soleil rayonnant, montre Pierre et Paul en son centre et Jésus et Marie à son sommet.

La guide nous parle rapidement de la langue basque, qu'elle ne parlait pas étant enfant et qu'elle dut apprendre en suivant des cours. Un tiers de la population du Pays Basque parlerait cette langue complexe, dont l'origine reste inconnue, nous dit -elle.

Nous sortons de l'église et remontons la rue principale – rue de la Citadelle – qui relie deux portes opposées : la porte de Notre-Dame du Bout du Pont et la porte Saint-Jacques. Nous n'allons pas jusqu'au pont Notre-Dame construit au XVIII^e siècle. Il remplaça un pont en bois, construit au XIV^e siècle pour rem-



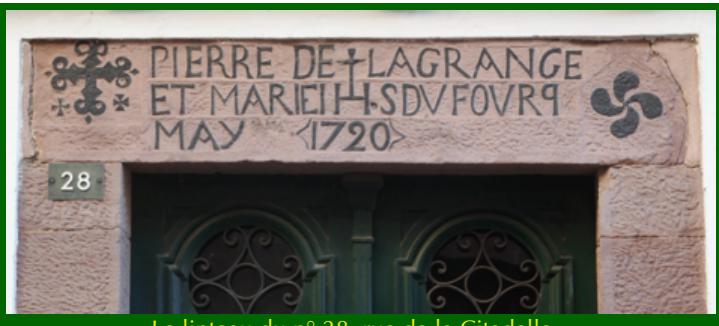
La nef de Notre-Dame du Bout du Pont et son chœur



Les deux vitraux triangulaires aux armes de la ville et de la Navarre



Le linteau du n° 18, rue de la Citadelle



Le linteau du n° 28, rue de la Citadelle

placer le gué, passage aléatoire obligatoire pour les pèlerins en marche vers Saint-Jacques de Compostelle.

Les façades étroites de ces maisons urbaines se serrent les unes contre les autres, sans espace, sans andrones. La plupart sont chaulées, blanches, l'une des caractéristiques du Pays Basque ; les pierres de grès rouge, encadrant portes et fenêtres ou dessinant l'angle des murs, y sont mis en valeur. Les couleurs des volets – verte ou rouge, principalement mais il en existe des bleu clair – viennent des peintures utilisées pour les navires de pêche. L'histoire selon laquelle le rouge était autrefois issu du sang des bœufs est une légende, nous affirme la guide qui donne pour explication le fait que le sang ne résisterait pas aux intempéries et attirerait les mouches. Soit... Quelques-unes parmi les plus anciennes maisons sont encore à pan de bois, parfois à encorbellement. L'aspect de cette rue courbe date du XVI^e siècle et des suivants lorsque les très anciennes maisons furent reconstruites en pierre. On peut deviner, dans des arcs remodelés, d'anciennes échoppes car cette rue en pente était la rue des artisans, des commerçants, des boutiquiers. Si les façades étaient étroites, les maisons étaient longues ; puisque collées les unes aux autres, les pièces intérieures étaient souvent sombres, parfois éclairées par la seule cage d'escalier.

La guide veut nous faire observer les linteaux des portes qui sont l'une des caractéristiques des

maisons basques et une curiosité "exotique". Le premier linteau que nous explique la guide se situe au n° 18. On y lit "Joannes Diriberry et Louise Duhalde, maître et maîtresse de la maison de Londresena 1722". Première remarque : ne pas lire "10 années" comme cela semble évident mais "Joannes". On lit sur le linteau les noms et prénoms des propriétaires ; l'année peut correspondre à l'année de mariage, de rénovation, plus rarement de construction. Il fut un temps où les maisons d'origine devinrent inhabitables. Elles furent reconstruites sur le même parcellaire, un long rectangle étroit, allant de la rue au rempart, pour ce qui étaient des propriétés du côté pair. Sur le linteau du n° 18, pas de dessin. Le droit d'aînesse absolu existait au Pays Basque – dans le Labourd, précise la guide – afin que les propriétés ne soient pas divisées. Fille comme garçon, s'ils étaient l'aîné, héritaient de la maison. Souvent, d'autres frères ou sœurs vivaient aussi dans la maison, au service de l'aîné(e) ou bien partaient, quittaient le pays, émigraient. Les habitants appartenaient à la maison et non la maison aux habitants.

Au n° 28, nous lisons sur le linteau de grès rose, gravé dans la pierre : "Pierre de la Grange et Marie Dufourq, May 1720". Le linteau est décoré de deux dessins : à droite, une croix basque, issue, nous dit la guide, des svastikas hindoues, symbole positif, symbole du soleil. (Il est bon d'entendre que la svastika est un symbole positif.) En langue basque, elles se nomment



Rue de la Citadelle



L'étroite rue de la Citadelle



Au n° 38 : encorbellement et pan de bois



La prison des évêques, aujourd'hui musée



Rue de la Citadelle

lauburu, mot signifiant "quatre têtes". À gauche, une jolie croix indique la chrétienté des habitants.

En face, au n° 29, le linteau est gravé des mots "LANNEE 1746" mais les deux N sont à l'envers. La guide explique que les tailleurs sur pierre ne savaient pas tous lire ; ils se contentaient de reproduire, avec talent, les dessins qu'on leur proposait. Qu'un coup de vent retournât la feuille de papier et voilà qu'un N se retrouvait gravé à l'envers...



Nous montons encore de quelques mètres et atteignons la maison n° 32, ancienne, dont la guide donne le nom : "Arkanzola". Il s'agit d'une maison à ossature bois dont l'étage est à pan de bois ; des briques plates, disposées en arêtes de poissons, remplissent les espaces entre les poutres de bois peintes. Sur la solive principale, celle qui porte l'étage, est gravé en espagnol "Año 1510". C'est la maison natale de Jean de Mayorga (1538-1570) dont la guide nous parla dans l'église. (Il devait y avoir une statue le représentant.) Il était jésuite, partit en mission pour évangéliser le Brésil mais fut capturé par des corsaires calvinistes près des îles Canaries, torturé et jeté à la mer. Une discrète croix blanche, accrochée au corbeau qui supporte l'auvent du toit, rappelle qu'ici naquit un bienheureux jésuite.

Nous voici maintenant devant le n° 39 : la maison Laborde. Il s'agit de la maison des évêques qui vécurent ici jusqu'en 1418. C'est la première maison à avoir un côté libre, donnant sur un espace non construit. Et de l'autre côté de cet espace se trouve la prison, injustement nommée "Prison des évêques". La date de 1584 que l'on peut lire sur la façade est sans doute une date de reconstruction ou de rénovation. Sur un rez-de-chaussée en grès gris, l'étage en encorbellement est à pan de bois. Je note le très bel arc en plein cintre qui coiffe la porte d'entrée ; il est assez proche des porches aragonais et peut-être navarrais.



Joli linteau aux coquilles saint-Jacques

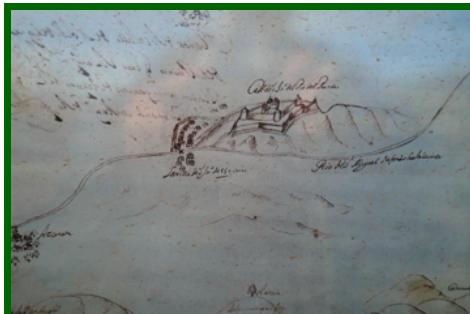
Sur le musée est gravé la date de 1415, ce qui correspondrait avec la date du départ des évêques, en 1418. La guide se lance dans une explication compliquée d'une période de l'histoire que nous ne connaissons pas ou mal : le grand schisme d'Occident des XIV^e et XV^e siècles. À cette époque, deux papes régnait sur le catholicisme, l'un établi en Avignon, l'autre à Rome. Les évêques durent choisir lequel des deux suivre, ce qui ne fut pas simple. L'église catholique fut donc partagée : d'où le schisme. Le royaume de Navarre, apprend-on, était en faveur du pape avignonnais. Si l'édifice en grès rouge date



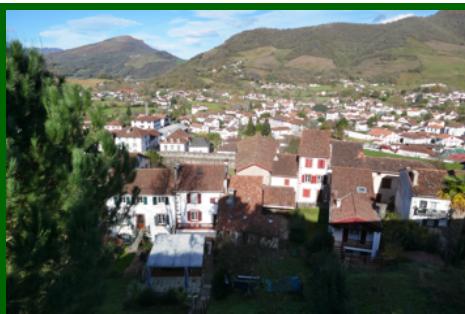
Façade nord de la maison Laborde, hostellerie des pèlerins



Maisons aux 48 et 50, rue de la Citadelle



Dessin de la citadelle réalisé en 1639



La ville depuis la demi-lune



Rue de la citadelle depuis la porte Saint-Jacques

bien du XV^e siècle, il ne devint prison qu'au XVIII^e. Le musée est fermé.

Nous voici arrivés près de la Porte Saint-Jacques et nous y retrouvons l'autre groupe qui descend de la citadelle. Nous allons y monter. J'imagine alors que nous pourrons la visiter et que j'y retrouverai quelques éléments qui me rappelleront le mois qui j'y passa, en 1963, alors en colonie de vacances. En fait, assez mauvais souvenirs... Mais je m'illusionne, comme très souvent car de la citadelle, nous ne franchirons pas la porte.

C'est une rampe pavée, assez large pour y monter à cheval sans difficulté, qui commence à grimper au-dessus des toits de la rue de la Citadelle. En quelques minutes, nous sommes arrivés devant la porte du Roy, sur une petite esplanade qui pourrait bien être une ancienne barbacane ou demi-lune, comme le dit la guide. Au cours de cette "ascension", trois panneaux informatifs expliquent aux touristes ce qu'ils sont en train de découvrir. Il faut dire que cette colline est superbement bien située, en bord de Nive, en un carrefour de communication entre le nord (France) et le sud (Espagne), l'est (Méditerranée) et l'ouest (Atlantique). De son sommet, l'observation des allées et venues de chacun était idéale. Aussi, n'est-il pas

surprenant que, dès les origines, les habitants y construisirent point d'observation, tour de guet, château fort ou citadelle. Les premiers textes mentionnent la présence d'un château fort dès le XII^e siècle, lors du règne de Sanche VI le Sage (1132-1194). La présence de ce château fort permit l'implantation d'une agglomération à partir du XIII^e siècle et qui deviendra Saint-Jean-Pied-de-Port. On suppose que le château était constitué d'un donjon (arasé par Vauban), de deux tours et d'une barbacane en plus du nécessaire habituel : logis, citerne, cellier, four à pains, chapelle.



Médaille portant portrait de Pierre de Conty d'Argencourt, premier constructeur de la citadelle.

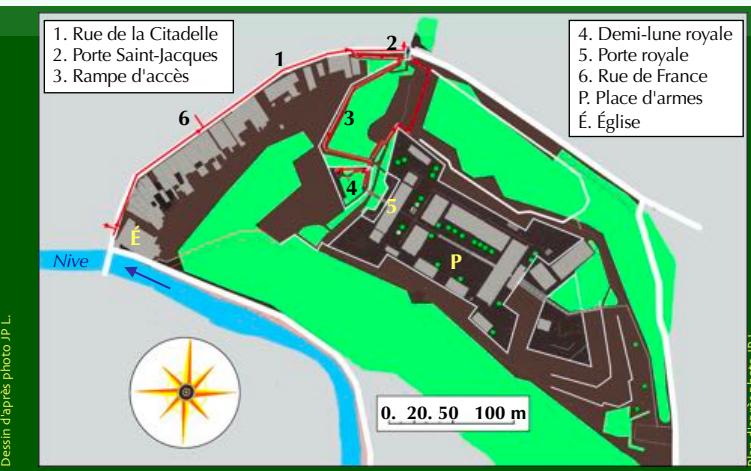
Ce n'est qu'au XIV^e siècle que l'enceinte de la ville fut reliée au château. Au siècle suivant, la lutte entre les familles d'Aragon et d'Albret pour la possession du château entraîna un ren-

forcement des fortifications et tourna à l'avantage des Albret. Le XVI^e siècle fut celui des luttes de conquête de l'Espagne qui, ayant chassé les derniers Arabes (2 janvier 1492), put se tourner vers le nord, absorber la Navarre et prendre (et perdre et reprendre) la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port (et sa citadelle). En 1530, Charles Quint abandonna la ville et fit raser ses fortifications.

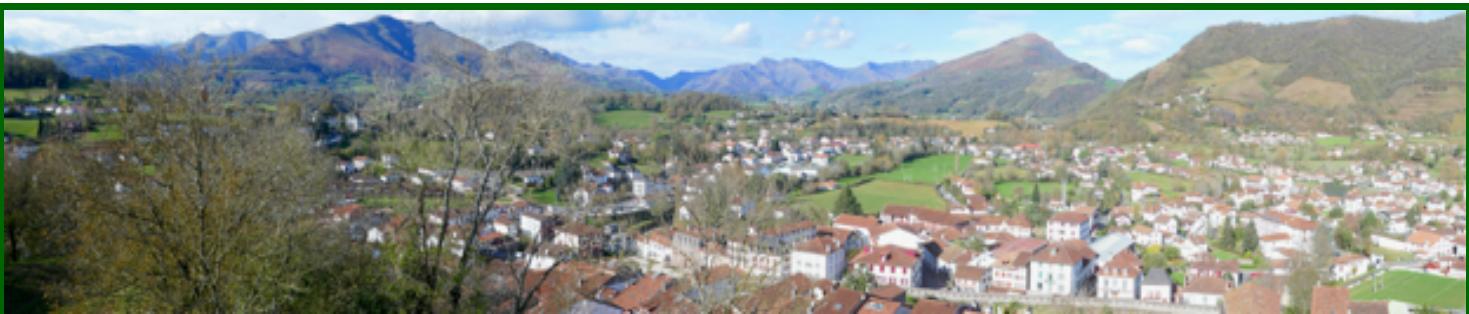
Entre 1625 et 1627, Louis XIII et Mazarin, voulant consolider les frontières méridionales du



Dessin cavalier de la citadelle



Plan de la citadelle



Panorama sur la ville, les montagnes et le pays de Cize

royaume, firent édifier une nouvelle citadelle sous la direction de Pierre de Conty d'Argencourt. La forteresse se présentait comme un rectangle de 160 m sur 105 avec un bastion à chaque angle. Il n'y avait qu'une seule porte, à l'ouest. La forteresse fut renforcée lors de la guerre de Trente Ans puis, vers la fin du siècle, Vauban ayant visité les lieux, émit des recommandations pour renforcer l'efficacité de l'édifice : nouveaux casernements, souterrains, porte de secours...

La citadelle traversa les XIX^e et XX^e siècle sans grands changements de sorte qu'aujourd'hui, elle est un exemple bien conservé et exceptionnel de l'architecture militaire telle qu'on l'entendait en France, dans la première moitié du XVII^e siècle. Elle est, depuis 1965, un collège public.

Nous observons le panorama depuis la demi-lune. La guide nous indique la montagne Arradoy qui, naguère, fournissait le grès rose dont est construite la ville mais je n'y vois aucune trace de carrières. Le flanc ensoleillé est propice à la vigne : c'est de l'irouleguy, nous affirme la guide.

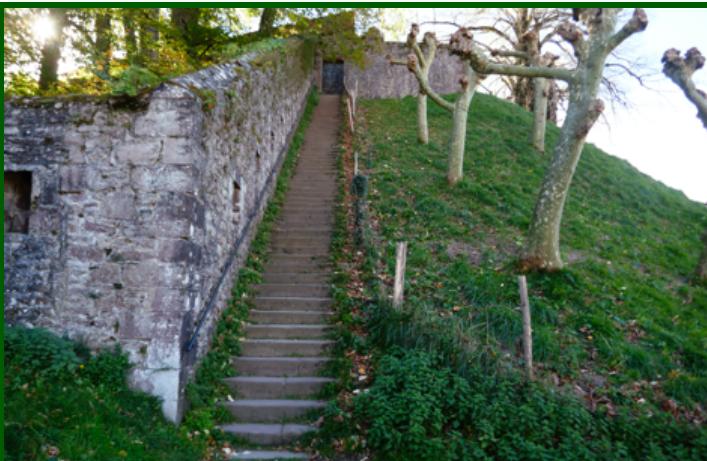
Vers 11 h 40, nous redescendons par des escaliers, retrouvons la porte Saint-Jacques et empruntons le chemin de ronde, découvrant ainsi l'autre face des maisons alignées sur la rue de la Citadelle. Elles donnent sur les petits terrains herbeux ou jardinés. Ce chemin de ronde, restauré au XIX^e siècle, com-

porte des morceaux de linteaux gravés, brisés et réemployés pour paver le cheminement. C'est ainsi que nous parvenons à la porte de France puis revenons au bus où nous retrouvons l'autre groupe.

Il n'est pas encore 12 h 15 lorsque nous quittons Saint-Jean-Pied-de-Port. Miguel trouve la route vers le sud et, en dix minutes, atteint le centre commercial d'Arnéguy, sur la rive gauche de la Nive d'Arnéguy qui sépare, sur quelques kilomètres, la France de l'Espagne.

Restaurant Peyo, au second étage d'un supermarché. Sangria, rondelles de calamars en amuse-bouche, servies sans assiette, coeurs d'artichauts et miettes de jambon cru en entrée chaude, aiguillettes de canard, pommes de terre et poivron rouge, Espagne oblige, gâteau basque, café, vin rouge ou rosé. Presque parfait !

Après avoir fait les courses, principal objectif de cette excursion, nous quittons l'Espagne à 16 h car long est le chemin du retour. Je m'aperçois alors que le bus roule le long de la rivière, que trois axes se suivent : la Nive, qui créa le passage entre les collines basques, la route et une voie ferrée propre, visiblement fréquentée : il y passe trois trains chaque jour qui font l'aller-retour entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Bayonne. Alors que la nuit tombe, pause sur l'aire d'Océan Ouest.



Le grand escalier pour revenir (ou monter à) de la citadelle



Le pont Notre-Dame sur la Nive



Écrit par Jean-Pierre Lazarus les 18 et 19 novembre 2025
d'après les notes prises au cours du voyage
et d'après divers documents pêchés sur la Grande Toile Mondiale.
Les photos sans cartouche sont de l'auteur.